

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

Le démon de la plume

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 33-37

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le démon de la plume.

Enumérer tous les maux causés à notre société moderne par la mauvaise presse, est chose impossible. « Il ne se tromperait guère, dit Léon XIII, celui qui attribuerait à la mauvaise presse l'excès du mal et le déplorable état des choses où nous sommes arrivés présentement. » N'est-ce pas à cette presse que déjà saint François de Sales attribuait les maux dont le protestantisme était la source. « Le péril, écrivait-il au Pape, est tout entier dans la diffusion d'infâmes libelles. » Sans parler des horreurs et des abominations dont la révolution de 1789 a donné l'épouvantable spectacle, que de ravages causés par ce terrible fléau dans les temps actuels !

De tous côtés s'élève ce cri de désespoir : La foi diminue, la foi s'en va. A qui la faute ? Pour une bonne partie, à ces irréligieux qui s'attaquent à toutes nos croyances — niant l'immortalité de l'âme, la vie future, allant même jusqu'à nier l'existence de Dieu. On sait en effet, que le Concile du Vatican, « à la vue du grand nombre d'intelligences tombées dans l'abîme du panthéisme, du matérialisme et de l'athéisme », a cru nécessaire, en plein dix-neuvième siècle, de rappeler solennellement le dogme de l'existence d'un Dieu vrai et unique. Voilà le terme du *progrès* atteint par la raison émancipée ! O Sagesse antique ! Quels pas de géant ont donc faits les enfants de Lumière des XVIII^e et XIX^e siècles !

Comment s'étonner que la foi diminue, lorsque des brochures de tous genres, des revues, des livres, dont le but paraît exclusivement scientifique, profitent de l'exposé d'un système, d'une théorie, pour battre en brèche nos dogmes les plus sacrés, et pour jeter le ridicule sur les pratiques religieuses les plus vénérables ?

Comment s'étonner que tant de chrétiens tombent dans l'indifférence et finissent par perdre la foi, à une époque où, « au milieu d'une licence effrénée des esprits et des cœurs, » une presse impie peut *librement* colporter les erreurs les plus manifestes et les mensonges les plus grossiers sur l'Église et ses institutions, dont on s'efforce de nier la bienfaisante influence ; sur le sacerdoce que l'on vilipende, sur les ordres religieux, que l'on représente comme inutiles, bien plus, comme nuisibles et dangereux ?

Que d'enfants, que de jeunes filles, que de jeunes gens corrompus par la lecture de journaux, de feuilletons, de romans, déguisant mal ou étalant sans pudeur une immoralité qui vous fait monter la rougeur au front ! Qui dira les ravages causés par cette presse immonde dans les milieux industriels et ouvriers, devenus, pour la plupart, des foyers d'infection où vont sombrer, en même temps, l'innocence et la foi ? Que d'existences brisées, que de vies abrégées, que de santés débilitées par le terrible virus inoculé dans l'organisme des jeunes générations ! Que de familles désorganisées, que de mères en pleurs ! Que d'amis attristés à la vue des désastres produits dans

l'âme d'un être que l'on aimait, sur lequel peut-être on fondait les plus belles espérances !

Ah ! jeune homme, qui ne vous sentez plus de courage, pour qui l'enthousiasme n'est plus connu, qui ne savez même plus aimer ceux que les liens du sang vous font un devoir de chérir,¹ permettez que nous nous en référions à votre jugement. Quelle est, dites-le nous, la cause de la transformation qui s'est opérée dans votre cœur, autrefois ouvert à tant de belles aspirations, aimant d'un amour à la fois si puissant et si chrétien ?

« Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? »

Quel a été l'agent principal dans cette œuvre de destruction ? Le plus souvent, si vous remontez à la source, vous trouverez un journal, un roman, une de ces feuilles ordurières, qui portent aux quatre coins du monde les produits empoisonnés d'une intelligence avilie, d'un cœur dégradé et rivé à la chaîne de la honte et du vice.

Joseph de Maistre avait donc bien raison de dire : « Si les âmes perdues par de mauvaises lectures nous apparaissaient tout à coup, nous serions effrayés de leur nombre ; si les livres pouvaient parler, ils révéleraient des choses épouvantables sur l'apostolat de perversion qu'ils ont exercé sur les âmes. » Combien de crimes : meurtres, suicides etc. ne sont dus qu'à la lecture de romans ou de feuilletons, dont le but

(1) Voici l'aveu d'une jeune fille, parlant du temps où elle était devenue une lectrice assidue de romans : « Je n'aimais plus personne, pas même ma mère ».

manifeste est de justifier ces attentats à la loi naturelle ?

C'est ainsi que Ravachol, cet assassin des femmes et des vieillards, ce faussaire, ce déterreur de cadavres s'est perdu par de mauvaises lectures. Son avocat, M^e Lagasse, l'a proclamé en plein tribunal, en présence de cet odieux criminel lui-même : « Un mauvais livre, a-t-il dit, lui a tourné la tête et l'a perdu ».¹

C'est ainsi que ceux-là mêmes qui donnent à la presse une liberté sans limite, sont les premières victimes de la terrible épidémie des mauvais livres. Qui dira, en effet, la part de responsabilité qui revient à la presse dans ces attentats sans cesse renouvelés contre la vie des Souverains ?

Un écrivain du XVIII^e siècle, auteur lui même de tant de livres infâmes, Rousseau, avait prévu les épouvantables conséquences de la mauvaise presse. « L'Europe, disait-il, en proie à de tels maîtres, et réduite à n'avoir d'autres guides que leurs intérêts, ni d'autres dieux que leurs passions, tantôt sourdement affamée, tantôt ouvertement dévastée, partout inondée de soldats, de comédiens, de livres corrupteurs et destructeurs, voyant naître et périr dans son sein des races indignes de vivre, sentira tôt ou tard dans ces calamités le *fruit des nouvelles doctrines*, et jugeant d'elles par les *funestes effets*, prendra

(1) Cet exemple est rapporté par le P. Fayollat, dans son ouvrage : « L'apostolat de la presse », p. 252. Nous nous permettons de recommander cet ouvrage à tous les amis de la Bonne Presse — En vente à Lyon, Delhomme et Briguet.

dans la même horreur les professeurs et les disciples, et toutes ces doctrines cruelles qui, laissant l'empire absolu de l'homme à ses sens et bornant tout à la jouissance de cette courte vie, rendent le siècle où elles règnent, aussi méprisables que malheureux ».

« Le mal de la presse est donc immense ; il faut en arrêter les ravages », concluons-nous avec Léon XIII. Par quels moyens ? Le prochain numéro vous en indiquera quelques-uns, amis lecteurs.

J. MARIÉTAN.